lesoirculture@lesoirdalgerie.com

Le coup de bill'art du Soir

Par Kader Bakou

Lounis Aït Menguellet artiste de l'année ?

Qui est l'artiste de l'année 2010 ? Difficile de répondre à cette question. D'ailleurs, il faudrait d'abord établir les critères de sélection.

Mais si on posait la question autrement : qui est l'artiste qui a fait l'événement durant l'année écoulée ? Là, la réponse serait certainement : «Lounis Aït Menguellet.» Ainsi, le chanteur kabyle est revenu au-devant de l'actualité, avec son nouvel album *Tawriqt taccebhant*. Il a aussi été l'invité de Hichem Mesbah à l'émission «Ahellil», au cours d'une des meilleures soirées de l'année. «Le sage», enfin, a rencontré un énorme succès populaire à chacun des ses concerts, y compris les tout derniers, les 23 et 24 décembre 2010 à la salle Atlas, à Alger.

A l'instar de Hachemi Guerrouabi, Lounis Aït Menguellet est, en outre, un des rares artistes en Algérie qui a un public «de 7 à 77 ans» (et plus). Pendant que les genres et les styles à la mode se démodent, lui et les artistes de sa trempe survolent toutes les modes.

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

ACTUCULT

Centre des loisirs scientifiques (05, rue Didouche-Mourad, Alger)

● Jusqu'au 5 janvier 2011, exposition «La peinture, moyen de soins» de l'artiste peintre Mohamed Djoua.

Salle El-Mouggar (Alger-Centre)

● Du 3 au 14 janvier 2011 Projection du film *Quantum of Solace* de Marc Forster à 14h, 17h et 20h.

Palais de la culture Moufdi-Zakaria (Kouba, Alger)

● Jusqu'au 30 janvier, 3e Salon national de l'automne avec la participation de 68 peintres, sculpteurs et photographes.

Musée national d'art moderne et contemporain d'Alger (rue Larbi-Ben-M'hidi, Alger)

● Jusqu'au 31 janvier, exposition d'œuvres de M'hamed Issiakhem à l'occasion du 25e anniversaire de la disparition de l'artiste.

L'ÎLE LETTRÉE A FERMÉ SES PORTES

Vie et mort d'un café littéraire algérois

L'année 2010 avait vu l'ouverture et la rapide fermeture du premier café littéraire à Alger. L'initiative est venue de l'éditeur et libraire Sid-Ali Sekheri, un homme du domaine donc.

L'île lettrée (c'est le nom du café) était bien situé, tout près de la Radio et du lycée Omar-Racim à la rue Ahmed-Zabana.

Beaucoup pensaient que les artistes, les écrivains et les intellectuels en général avaient, enfin, trouvé un espace où se rencontrer, se réunir et discuter tranquillement arts et lettres.

Avant que cette initiative ne fasse long feu, elle avait accueilli plusieurs auteurs dont Hamid Grine venu présenter son dernier roman intitulé *Il ne fera pas long feu*. Mais l'auteur de *la Dernière Prière* n'a rien à voir avec la fermeture volontaire de ce café littéraire.

La première fois que nous sommes allés à L'île lettrée, nous avons eu une bonne impression qui s'est vite dissipée, contrairement à la fumée des cigarettes qui étouffait les non-fumeurs présents dans la salle. Le problème ne vient pas du «maître de cérémonie» Sekheri, mais de certains habitués des lieux. On avait l'impression que beaucoup d'entre eux étaient venus juste pour faire l'intéressant.

Phs. D.R.

Sid Ali Sekheri (à droite) dans son «Île lettrée»

La salle, en outre, était plein de «gros pollueurs» et de femmes qui pensaient que l'émancipation féminine et l'égalité des sexes passent par le tabagisme, le cancer du poumon et l'infarctus du myocarde. Mohamed Rebah a terminé la présentation de son livre *Des chemins et des hommes* sur la guerre de Libération nationale. C'est l'heure des débats. La première question posée à l'auteur est, à peu près ainsi : «Vous avez dit "je remercie Dieu de m'avoir permis d'écrire ce livre". Est-ce que vous vous sentez toujours communiste ? Les communistes ne disent jamais qu'ils remercient Dieu.» L'intervention in extremis de Sid-Ali Sekheri, pour calmer le jeu, évita aux débats de dégénérer. Invité à présenter son essai «Le Grand Moyen-Orient : Guerre ou paix ?», Hocine Bellaloufi fera lui aussi face aux «provocations» et aux questions bêtes des quasi mêmes personnes (ils vont hanter les lieux jusqu'à la fin). Qui sont ces personnes ? Elles ont toutes un point commun : elles sont toutes âgées. Mais pour le reste, elles sont (apparemment) différentes. Certains sont, on dirait, sortis tout droit d'un quelconque musée des antiquités idéologiques. D'autres affichent un incroyable mélange de «convictions politiques» contradictoires. Il y a ainsi le plus bavard, celui qui à chaque rencontre étale son «nationalo-universalisme anti-assimilationniste démocrate», sans que personne le lui demande. A peine moins bavard est ce vieux «Boumediéniste libéral». Il y a aussi des «féministes conservateurs», des «francophones» francophobes et des «arabophones anti-Arabes».

Tout aussi casse-pieds sont ces gens «apolitiques» mais qui, à chaque fois, sont là, présents juste pour contredire le conférencier ou lui couper la parole, donc l'empêcher de se concentrer et de développer ses idées. L'humeur de Sid-Ali Sekheri changeait à vue d'œil.

L'enthousiasme du début fait place à un calme contenu. Un «incident» avec un écrivain dont il avait édité un ouvrage sera la goutte qui a fait déborder le vase. Le charme est manifestement rompu. Le café littéraire qui abritait des rencontres quasi quotidiennes devint un café tout court avant le baisser de rideau définitif, par la faute de ceux qui ont confondu «L'île lettrée» et …«l'illettré» !

Sekheri avait dit un jour : «La littérature en Algérie est une secte et nous voudrions qu'elle devienne une religion.» Mais, apparemment, nul n'est prophète en son pays.

K. B.

HARRAGA «S», CES ÉTERNELS INCOMPRIS DE SLEMNIA BEN DAOUD

Traverser la mer et mourir !

Phénomène mondial à l'instar du terrorisme, les harraga de chez nous, ou d'ailleurs, n'ont pas fini de faire couler beaucoup d'encre.

L'auteur Slemnia Ben Daoud, dans un livre de 150 pages, paru aux éditions El-Maârifa, nous écrit les tenants et les aboutissants d'une situation problématique où la mort dans ce contexte macabre devient une fatalité à défier pour un avenir utopique d'un monde meilleur.

La vie humaine si chère aux yeux de chacun se retrouve monnayée pour un environnement habité et habillé uniquement de valeurs factices. Cette vie faite de paillettes, qui ne trompe plus les personnes aguerries, a fait basculer nos jeunes dans une recherche frénétique du matériel ; alimentée d'ailleurs par les inégalités sociales de toutes sortes que nous constatons dans tous les pays développés ou en voie de développement.

L'auteur nous fait remémorer un pan de notre histoire où les jeunes de l'époque, forts de leur principe de souveraineté, ont défié la mort pour la noblesse d'un idéal qu'est la liberté d'un pays victime d'une colonisation implantée sans vergogne sur la terre de leurs ancêtres.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

N'est-il pas aberrant de constater que cette liberté chèrement acquise est aujourd'hui, aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'enjeu d'une nouvelle forme de colonisation voulue et recherchée par nos jeunes, qui bafouent cette liberté en voulant la placer dans le giron d'une émigration à deux sous auprès de pays européens ?

Où est passée cette dignité dont se glorifiaient les hommes de l'époque ?

Quel est le chant de cette sirène dont l'appel semble aussi captivant pour faire descendre de leur piédestal machiste des étudiants à la fleur de l'âge, en allant de nouveau laver les immondices de leur ancien colonisateur, non pas pour vivre leurs rêves d'idéal mais pour survivre ?

Pourquoi cette désertion du sol de la mère patrie pour aller renflouer le rang du nombre croissant des malheureux en voie d'intégration (formule si chère à la France) ou de refoulement à leurs pays d'origine en lieu et place de la mort dans les eaux d'une mer déchaînée ? Tous les jeunes du monde font face à cette nouvelle plaie qu'est le chômage ou les contraintes parfois insurmontables de la vie, sans vouloir renier leurs racines ou démissionner de leur devoir envers le pays qui les a vu naître.

L'auteur décrit aussi bien cette aventure risquée des jeunes sur un bateau de fortune, que les événements qui sont a priori le déclencheur de ce nouveau mode de revendication. Une recherche titanesque pour des sociologues et un livre à lire absolument !

Aksouh Fatma-Zohra, auteure

- *Harraga «S», ces éternels incompris* de Slemnia Ben Daoud, Editions El-Maârifa 143 pages